



ORGANE DE PROPAGANDE LIBERTAIRE

Paraissant le troisième Samedi de chaque mois.

La Vérité te fera libre.

REDACTION & ADMINISTRATION :  
Imprimerie libertaire, à BOITSFORT (Belgique.)

La Liberté te rendra bon.

ANARCHISTES! — FONCTIONNAIRE **Le Bien**  
ANARCHISTEN! — AMBTENAAR

**et le Mal**



— Moi aussi je suis anarchiste, mais, vous comprenez, j'ai une femme et des enfants...

— Ik ook ben anarchist, maar, ge begrijpt, ik heb vrouw en kinderen...

De tous temps, l'homme, comme tous les êtres, a distingué les choses qui lui procurent de la satisfaction et celles qui produisent la souffrance. Ce Bien et ce Mal naturel, nul n'a besoin de le lui enseigner, mais, s'appuyant sur la volonté exprimée par le dieu, volonté incompréhensible et indiscutable, on s'efforça de lui faire accepter comme l'expression du Bien, la résignation passive, l'aveugle soumission, la douleur, le renoncement aux aspirations les plus naturelles : le mal enfin sous toutes ses formes. Le Mal officiel, ce fut la vie elle-même avec tous ses désirs et toutes ses joies, son besoin de liberté, sa curiosité des choses, ses fières révoltes, son horreur de la souffrance, tout ce qui est Beau et Vrai.

Les premiers codes, écrits ou non, furent très différents suivant les milieux et les races où ils prirent naissance et su-

---

birent de nombreuses modifications en rapport avec l'évolution des sociétés. Mais quelles que soient les lois et les puissances sociales devant lesquelles se courbent les hommes, il est certain que leur force est subordonnée à l'acceptation d'un code moral.

L'homme qui, par une perversion du sens naturel, croit au Bien-souffrance, au Bien désagréable et au Mal, sources de jouissances, comprend seul la nécessité d'une organisation destinée à imposer le Bien par la force et à réprimer par la violence ceux qui seraient tentés de se livrer au Mal pour en retirer une satisfaction.

Dans la lutte produite par l'antagonisme existant entre l'intérêt véritable de l'individu et la règle de conduite à laquelle « il croit » devoir se conformer, l'homme s'habitue à la contrainte et se trouve prêt à l'accepter lorsqu'elle se manifeste par une autorité extérieure. Sans doute il bataille, il discute; le Bien et le Mal diffèrent d'individu à individu, comme de peuple à peuple; l'un s'enorgueillit de ce que l'autre réprouve, mais le principe reste invariable au fond. Si l'on veut renverser la morale de son voisin et l'appareil autoritaire au moyen duquel elle s'impose, c'est pour la remplacer par sa morale à soi qui, tout comme l'autre, aura besoin de s'imposer par la force à ceux qui ne l'admettront pas. Comme il y a toujours beaucoup de points communs entre gens de même race, on préfère généralement sacrifier quelque chose de sa conception du Bien et conserver les gardiens du code de ses adversaires, pourvu que l'on évite l'ennemi commun, l'homme vraiment libre agissant suivant son besoin sans se soumettre à personne.

Si l'homme moins ignorant s'en était tenu à la distinction qu'il sent si profondément en lui : le Bien-utile, le Mal-nuisible, il eut peu à peu progressé en recherchant les meilleurs moyens d'éviter la souffrance et de satisfaire à ses besoins matériels et intellectuels. Il eut eu des hygiénistes, des inventeurs, des savants de tous genres. Sa crédulité l'a fait se courber devant les soi-disant volontés d'êtres chimériques : il a eu

des prêtres, des rois, des guerriers, des politiciens; il a souffert, pleuré, il a martyrisé sa chair pour sauver son âme et sacrifié son existence à de prétendus devoirs sociaux.

Dans nos sociétés modernes, l'autorité ne s'appuie plus officiellement sur une divinité. On y parle encore beaucoup de Bien et de Mal, mais, de fait, l'observation des lois dites morales (depuis qu'on ne les appelle plus divines) n'est pas obligatoire. On ne retient du Bien que ce que les législateurs en jugent utile et profitable à l'ordre social du moment. La vertu est toujours recommandée dans de beaux discours, mais le vice est fort bien accueilli.

On ne vous demande plus de sauver votre âme, il vous suffit d'être un *honnête homme*, c'est-à-dire d'agir suivant les volontés des législateurs dans les actes extérieurs de la vie.

Toute restreinte que soit cette conception, elle suffit à faire assez de victimes : l'honneur, le patriotisme et autres vertus laïques ont tué autant de gens que les dieux d'autrefois. Il en sera ainsi tant que l'homme cherchera sa règle de conduite en dehors de la science, seule capable de l'éclairer sur ses réels intérêts : seule autorité qu'il y ait à connaître.

**Alexandra MYRIAL.**

---

## LA SERVITUDE VOLONTAIRE

Pauvres et misérables gens, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos maisons et les dépouiller des meubles anciens et paternels! Vous vivez de sorte que vous ne pouvez vous vanter d'avoir rien à vous, et il semblerait que désormais ce vous serait un grand bonheur de tenir à ferme vos biens, vos familles et vos existences; et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes, oui bien de l'Ennemi, de celui qui tient de vous toute sa grandeur, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la gloire duquel vous ne refusez point de présenter à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, deux mains, un corps et rien autre chose que ce qu'a le moindre homme du nombre

infini de nos villes : mais ce qu'il a de plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il s'ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous que par vous-mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât ; vous meublez et remplissez vos maisons, afin de fournir à ses pilleries ; vous élevez vos filles, afin qu'il ait de quoi saouler sa luxure, vous nourrissez vos enfants, afin que, — pour le mieux qu'il leur saurait faire, — il les mène en ses guerres, les conduise à la boucherie, en fasse les instruments de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengances ; vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans les sales et vilains plaisirs : vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et plus roide à vous tenir plus courte bride ; et de tant d'indignités — que les bêtes mêmes ou ne sentiraient point ou n'endureraient point — vous pouvez vous en délivrer, si vous essayez non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser et de l'ébranler, mais contentez-vous de ne plus le soutenir, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre.

**Etienne DE LA BOÉTIE.**  
(1548)

## A LA COMMUNE DE PARIS

(18 mars 1871)

*La Mort a fait double saignée,  
Guerre civile, invasions,  
Toute la nature indignée  
Doit se tordre en convulsions.  
J'ai soif de sa haine robuste,  
Soif d'un chaos diluvien !  
Eh quoi ! toujours ton calme auguste,  
O forêt ! tu ne sais donc rien ?*

*Oh ! calme insensé, tu me navres...  
Ramassés à pleins tonneraux,  
J'ai vu piétiner des cadavres  
Qu'auraient respectés des bourreaux !  
La chaux vive et la terre noire  
Ne nous diront jamais combien !  
Quoi ! toujours le Ciel en ta moire,  
Flot rêveur ! tu ne sais donc rien ?*

*Par milliers, pontons, lourdes grilles,  
Vous gardez les vaincus maudits ;  
Ces gueux, nourrissaient leurs familles,  
Ils étaient pères, ces bandits !  
Loin d'eux, ces bébés, faces blanches,  
Sont morts, sans le pain quotidien.  
Quoi ! toujours des nids dans tes branches,  
Vieux chêne, tu ne sais donc rien ?*

*En nous lançant dans la fournaise,  
Poètes, artistes, travailleurs,  
Nous voulions de cette genèse  
Tirer l'homme et le sort meilleurs.  
La gangrène a repris les âmes,  
Et la chiourme le galérien...  
Quoi ! toujours cendre et jamais flamme,  
O volcan ! tu ne sais donc rien ?*

*On a mitraillé les guenilles,  
La misère étant un forfait !  
De quel pain vont vivre nos filles,  
Notre œuvre, hélas ! qu'en a-t-on fait ?  
Nous voulions dans les plus infimes,  
Faire germer le citoyen...  
Quoi ! toujours empourprer les cimes  
O soleil ! tu ne sais donc rien ?*

*— C'est Naissance et non Funérailles,  
Répond la sombre humanité.  
Ne sais-tu pas que mes entrailles  
Vont enfanter la Liberté ?  
Eponge le sang qui nous couvre,  
L'enfant de ma chair c'est le tien...  
Quoi ! douter ! lorsque mon flanc s'ouvre ?  
O penseur ! tu ne sais donc rien ?*

**Eugène POTTIER.**

## Le Péril

On nous avait déjà parlé de péril jaune (l'empereur Guillaume), de péril rouge ; les socialistes, ici, commencent à apercevoir le péril anarchiste, en attendant que leur fraction parlementaire découvre et dénonce au prolétariat indigné, le péril révolutionnaire...

On sait que chaque fois qu'il fallut obtenir des Chambres bourgeoises des verdicts de répression contre le peuple révolté, les ministères agitèrent le spectre rouge du socialisme, et toujours les Chambres apeurées envoyèrent l'armée à sa sinistre besogne. Et maintenant chaque fois qu'il s'agit d'étouffer quelquepart le levain révolutionnaire, dangereux aux meneurs, et qui pourrait nuire aux tripotages électoraux, les pontifes de cette pauvre classe ouvrière, toujours bernée et toujours aussi naïve, agitent le spectre anarchiste. Et la foule imbécile s'effraye de ce qu'elle ne connaît pas, et, apeurée, obéit.

Et ma foi, je crois qu'ils ont raison messieurs les politiciens. Le peuple leur est un facile et sûr

piédestal pour arriver à la gloire, aux sinécures, aux fauteuils parlementaires. Il ne leur demande pas grand'chose; il suffit qu'on lui promette le bonheur... dans cinq cents ans, une retraite de soixante-cinq francs l'an pour leur vieillesse, et on empoche quatre mille francs d'indemnité parlementaire. Il ne faut pas que le peuple leur échappe; sans pitié ils doivent écraser ceux qui pourraient lui ouvrir les yeux.

L'ennemi, ce n'est pas le député bourgeois avec lequel on soupe amicalement après le feu des joies oratoires; ce n'est pas non plus le cosaque qui les aide à expulser des maisons du peuple le virus anarchiste.

L'ennemi, c'est le libertaire, l'homme qui se fiche des règlements, appelle un chat un chat, un politicien un menteur, et auquel, quand il a faim, on n'arrive pas à persuader qu'il a bien diné.

C'est l'anarchiste qui, s'il ne croit pas au pape, n'a pas davantage foi en l'infaillibilité des législateurs; qui, s'il lutte contre les lois idiotes de la société, ne prétend pas que sous le prétexte de statuts absurdes, de discipline ou d'organisation, on lui impose de nouvelles chaînes.

C'est l'anti-autoritaire qui ne se soumet à rien et refuse de se faire quand il voit faire des saletés. C'est l'anarchiste qui, tout seul et infime, se dresse devant eux, dénonce les hypocrisies, ne gobe pas le suffrage universel et refuse de voir la différence qu'il y a entre un oukaze du tsar et celui d'une administration de quelque coopérative.

Allons, prolétariat! sus au péril anarchiste! expurge de ton sein le germe révolutionnaire; sois docile, obéissant et calme et dans dix ans le suffrage universel te fera fusiller par des soldats républicains, affamer par des patrons parti-ouvriéristes, et berber par des rhéteurs démocrates. Et en attendant, pour que tu sois sage, on t'amusera avec les bons-templiers!

Le Rétif.

---

## AUX CAMARADES

La colonie *L'Expérience* vient de se dissoudre. Pour différentes raisons les camarades qui la composaient ont cru devoir s'en aller chacun de leur côté. Déjà vers la mi-février nous n'étions plus que trois personnes. Dernièrement, un camarade français, sur le point d'être expulsé, fut forcé de nous quitter brusquement. Il ne reste donc ici que Jeanne Martin et moi.

Dans ces conditions, nous croyons inutile de pousser plus loin la présente expérience qui, au point de vue matériel, n'avait d'ailleurs donné que des résultats négatifs.

Une des causes de la disparition de notre colonie fut le coude-à-coude perpétuel et forcé résultant de l'étroitesse des locaux.

De plus, un grand nombre des colons y étaient venus dans un but tout autre que de s'y rendre sérieusement utiles; — tristes produits du régime capitaliste.

Il serait peut-être intéressant de citer à ce sujet un passage d'un article de Félix Malteire où il a très exactement dépeint ces éléments qui ont inondé toutes les colonies communistes et en ont plus d'une fois compromis le succès :

**Les Paresseux** se subdivisant en :

I. — Les bavards (philosophes trop philosophes), capables de discourir pendant trois heures, avec une égale incompétence, sur n'importe quel sujet : les origines des bicyclettes, les dangers de la nicotine ou l'organisation de la société future.

II. — Ceux qui préjugent de leur volonté (non de leurs forces, car celui qui travaille vraiment selon ses forces fait ce qu'il doit), qui commencent tout et n'achèvent rien; l'espèce nombreuse des versatiles.

III. — Ceux qui en excellente santé, trouvent qu'il fait bon au lit pendant l'hiver et que pendant l'été l'ombre des arbres leur est due; ceux qui ont les pieds nickelés pour aller piocher ou pour aller aux provisions d'eau et de bois.

**Les autoritaires :**

I. — Ceux qui apportent un peu plus d'argent, plus de brio et de mouvement, ou plus d'intrigue, prétendent plier tout le monde sous leur férule en donnant un conseil amical ou brutal pour tous les actes de la vie; ils ne consultent personne pour publier ce qui leur plaît, engager la colonie, entreprendre ou commencer toutes choses, en disparaissant au moment utile pour des besognes plus urgentes; plus hautes.

II. — Les vaniteux. A tel endroit, j'ai fait ceci, les autorités tremblaient; j'avais toujours deux agents attachés à mes pas; tous les matins on perquisitionnait chez moi, etc. Eux seuls travaillent et savent faire l'ouvrage, tous les autres sont des incapables et des paresseux. Variété du précédent.

Je néglige à dessein **les estampeurs**. Une assiette de pain pendant quelques repas à une table frugale, ne peut pas mettre en péril une colonie; il est d'ailleurs très facile de les remettre en route.

Ajoutons cependant qu'à côté de ces éléments dissolvants nous avons eu parmi nous quelques *bons camarades qui ont vraiment apporté toute leur bonne volonté à l'œuvre commune*. Ceux-là n'ont laissé derrière eux que des regrets.

Gassy MARIN.

---

## ÇA ET LA

**Logique parti-ouvriériste.** — On se souvient que les députés du P. O. interpellèrent dernièrement à la Chambre contre l'interdiction arbitraire et injustifiable de la vente des journaux socialistes dans les gares.

Nous apprenons que la distribution du *Communiste* ou de toute autre feuille anarchiste est sévèrement prohibée à la Maison du Peuple de Bruxelles.

Sans commentaires!

Imprimeur-Gérant : G. Maria, 57 rue Verte, Boisfort